



CLASSIQUES
GARNIER

BONNIER (Xavier), « Avant-propos », in BONNIER (Xavier), FERRY (Ariane) (dir.), *Le Retour du comparant. La métaphore à l'épreuve du temps littéraire*, p. 7-19

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08188-3.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08188-3.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2019. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

BONNIER (Xavier), « Avant-propos »

RÉSUMÉ – Cette seconde réunion de travaux poursuit la construction d'une histoire littéraire des métaphores, lancée par *Le Parcours du comparant* dont les Actes sont parus en 2014. Les vingt-trois communications, toutes inédites, et qui sont chacune brièvement évoquées, étudient d'encore plus près les liens complexes et souvent surprenants entre représentation verbale, vision mouvante du monde et révélation de l'homme à lui-même comme mortel en quête de récit.

ABSTRACT – This second collection of papers goes on building a literary history of metaphors, launched with *Le Parcours du comparant*, an international colloquium of which the proceedings were published in 2014. The twenty-three new contributions, briefly mentioned here, study even more closely the complex – and often surprising – links between verbal representation, moving visions of the world, and revelation of human beings as mere mortals in need of stories.

AVANT-PROPOS

Toute entreprise heuristique de cette nature – c'est-à-dire programmée de longue date, faite de nombreux apports d'horizons différents, rassemblée et synthétisée après un temps de maturation et de confrontation – comporte une part de prévisible et une part d'imprévisible. Le volume d'actes qui s'ouvre ici n'échappe pas à cette règle : s'ils font suite à ceux du colloque de 2012 intitulé *Le Parcours du comparant*¹, lequel annonçait celui de 2016 qui donne son titre à ce volume, ils ont réservé leur comptant de surprise et n'en justifient que davantage l'insistance déjà sensible dans certaines directions.

Ces nouvelles rencontres scientifiques sur la métaphore visaient en effet prioritairement à prolonger et diversifier les pistes ouvertes par le colloque de juin 2012², dont les actes (augmentés de communications données au cours du séminaire *Translatio Translationis*) ont paru en 2015 chez Classiques Garnier. Et accessoirement à instituer, en tenant compte des acquis, des sortes d'« assises » quadriennales de l'histoire littéraire des métaphores, qui pourraient non seulement ouvrir de nouvelles thématiques analogiques (nombre de métaphores importantes restent à examiner dans leur continuité), mais aussi revenir sur celles qui ont déjà été frayées pour en rafraîchir le tracé diachronique, ajuster les perspectives, affiner les explications, car il s'agit d'un *work in progress* qui gagne à s'avouer comme tel, sans interdire pour autant la validité durable de certaines enquêtes. Et de fait, les résultats après un premier cycle de recherches de quatre années étaient déjà assez fructueux, et des pistes s'étaient ouvertes pour de nouvelles explorations, notamment les suivantes :

- 1 Université de Rouen, 21-22-23 juin 2012 ; l'organisation était alors assurée par Xavier Bonnier (CÉRÉdi) et Anne Vial-Logeay (ERLAC).
- 2 Un cas exemplaire, qui montre tout l'intérêt de ces reprises de communications précédentes pour la meilleure connaissance d'un domaine, est ici représenté par la contribution de Camille Kerbaol, dans la foulée de celle de Francesca Romana Berno sur le comparant du bronze.

Sur le terrain de la théorie littéraire tout d'abord, et aux frontières de la linguistique proprement dite, étaient fortement apparus les liens concrets, dans le déploiement de l'imaginaire, entre métaphore et métamorphose (dans la prose romanesque contemporaine par exemple), et les limites de la notion de « sens propre » (dans le rapport entre métaphore et catachrèse), ce qui rendait possibles d'appréciables marges de manœuvre. Si la poursuite d'investigations théoriques était restée la bienvenue au colloque de 2016, ce n'étaient en tout cas pas certains cloisonnements notionnels et définitionnels discutés et évolutifs qui devaient réfréner l'investigation diachronique sur la valeur sémantique d'un comparant donné, à condition évidemment que le mécanisme analogique présente une certaine stabilité de fonctionnement – ce qui avait été le cas en 2012.

En termes d'enjeu anthropologique ensuite, et plus précisément de rapport au réel, individuel ou social, subjectif ou partagé, dont un même trope peut faire l'objet, les rencontres de 2012 avaient bien montré la plasticité personnelle, et même individuelle, de la métaphore, en lien avec le roman familial (notamment dans le cadre de la cure psychanalytique), plasticité qui à la fois active et restreint la polysémie, ou bien situe la signification aux limites de l'échangeable et de l'erreur prédicative universellement partagée (le fameux « vaisseau Argo »). Car la singularité absolue de la sémantèse du phore est l'exception, aussi bien que son universalité.

En termes d'histoire littéraire et de (toujours relative) stabilité de la charge sémantique des comparants enfin, le premier colloque avait clairement fait apparaître que le comparant est au moins partiellement le reflet des choix esthétiques dominants d'une époque, d'où la possibilité de s'intéresser aux métaphores économiques jusqu'à notre époque, comme dans le cas exemplaire de « l'emprunt » linguistique, mais aussi qu'il était souhaitable d'enquêter par exemple sur tout un lexique bancaire et financier actuellement en pleine croissance, et à mettre en relation, peut-être, avec l'histoire de l'individualisme occidental.

Dans son usage concret, le comparant est également tributaire des réalités infrastructurales, de l'univers matériel, des techniques d'une époque, ce qu'avaient mis en évidence, en 2012, les enquêtes sur les phores du diamant et du cerf; d'autres domaines pouvaient être étudiés sous cet angle à partir de ces connexions encourageantes, et c'est

ce qui a été tenté ici dans quelques contributions³. C'est aussi ce qui explique, parfois, la réversibilité très intéressante de certains motifs, le plus souvent en diachronie, comme en avaient témoigné les comparants de la vigne amoureuse, de la pierre et du métal pour la sensibilité, du lion pour la férocité ou la vaillance, des nuées pour la distance avec le divin. Et comme de juste, certains phores à l'inverse se signalent par la stabilité remarquable de leur valeur sémantique, reliant ainsi les discours analogiques de notre époque, sans vraie solution de continuité, à un très ancien passé, qu'il s'agisse de la « spelunque » de bêtes farouches ou de la blancheur du teint. Comme de juste également, avaient émergé des cas intermédiaires de « fausse stabilité », sous l'espèce d'un mixte de changement et de continuité, lorsque la persistance d'une même métaphore s'accompagne d'un changement de contexte stylistique, de hauteur d'énonciation, donc de contrat littéraire, comme l'avait montré l'étude du phore de la flèche de l'Antiquité au roman médiéval⁴.

Des quelques pistes nouvelles qui, dans la foulée de ces premiers travaux et en prélude au *Retour du comparant*, avaient été suggérées, notamment dans l'appel à contribution, certaines n'ont pas été tentées, comme, au confluent de l'histoire littéraire, du rapport au réel socialisé et du rapport à la langue, l'étude des métaphores mal comprises au fil de l'usage, éventuellement employées à contre-emploi : par exemple la notion quantitative d'« échelle », car le distinguo entre « petite » et « grande » en cartographie est inversé par l'usage courant, de même que la métaphore forestière des « coupes sombres » et des « coupes claires », les expressions « faire long feu » ou « tirer les marrons du feu »... il n'y a aucune raison *a priori* pour qu'elles ne fassent pas l'objet d'une enquête qui, au delà d'un pur constat de déviation sémantique ou d'une datation éclairante, se hasarderait dans les domaines langagiers ne relevant pas de la stricte littérature au sens moderne du terme. De même, l'idée d'accentuer l'approche transculturelle de la question, en suivant par exemple en parallèle la fortune d'un même comparant dans deux cultures et langues voisines et concurrentes, n'a pas retenu pour l'instant l'*ingenium* des contributeurs. Mais ces déshérences ne sont pas

3 Voir en particulier celles de M. Sandras, sur la « ciselure », et de F. Cornilliat, sur les « lunettes ».

4 Des contributions comme celles de V. Duché (sur la métaphore vestimentaire), de M. White-Le Goff (sur le tandem microcosme / macrocosme) ou de Thierry Roger (sur le fameux « livre de la Nature »), illustrent assez bien ce cas de figure.

sans intérêt, car elles marquent une tension éminemment instructive : sur le premier point, l'enjeu est manifestement trop faible, surtout une fois admise l'idée faussement paradoxale que la communication verbale, fût-ce dans ses variantes académiques, est d'autant plus fructueuse qu'elle repose sur des incompréhensions partagées, et pas seulement sur des vérités consensuelles présupposées. Sur le second point, la perspective de travail, clairement comparatiste et généreuse, présente probablement l'inconvénient inverse : par l'ampleur en quelque sorte redoublée du corpus à envisager dès lors que deux domaines linguistiques distincts sont explorés en parallèle, et que langue et culture s'entretiennent indissolublement au profit d'un système de valeurs dont il est illusoire de prétendre faire l'économie, le chercheur a de quoi rebrousser chemin, ou s'en tenir à un diptyque en synchronie. Sans qu'il faille préjuger des prochains travaux – car ces deux saisons du *Parcours* auront une suite –, il est d'ores et déjà bien aisé de prendre acte de ce lit de Procuste de la recherche sur les comparants en forte diachronie : si le sujet ne concerne qu'un fait de langue accidentel sans impact esthétique avéré, ou si au contraire il embrasse des dizaines de grandes œuvres de deux cultures différentes, la frustration est plus que probable ; *in medio stat uirtus*, et comme l'ont encore montré les travaux de 2016, la contribution idéale à cette entreprise de connaissance des formes figurées dans une histoire culturelle examine un même phore au long cours au sein d'une culture suffisamment homogène au moins linguistiquement.

En revanche, les deux autres chantiers potentiels qui s'étaient dessinés après 2012 ont rencontré une plus grande faveur : d'une part la métaphore cinématographique, qu'elle reprenne ou non une métaphore littéraire anciennement constituée⁵, et qui fait encore l'objet d'un débat. Sa spécificité formelle, sa lisibilité entre ambiguïté et univocité, sa position entre topicalité et originalité, envisagées du cinéma surréaliste à la science-fiction et à la plus récente *fantasy* en passant par les adaptations d'œuvres écrites classiques et l'expressionnisme, tout cela rejoint bien sûr une problématique (au sens strict d'un *ensemble* de problèmes liés entre eux) déjà largement illustrée par la production littéraire. Le même type de questionnement vaut du reste pour la métaphore musicale,

5 La « neige » contenue dans la boule que laisse choir le vieux Charles Foster Kane, et qui rappelle son enfance, au moment de sa mort au début du *Citizen Kane* d'Orson Welles, est un exemple fameux parmi une foule d'autres largement reconnus et partagés.

à peine moins discutée, et qui n'a pas encore été abordée. Mais qu'il s'agisse d'évoquer, dans ce sillage, les comparants directement tirés de la peinture, de la danse ou de l'architecture, et l'évidence s'impose que la métaphore laisse apparaître des liens d'une solidité et d'un intérêt considérables entre la littérature et les arts dans leur ensemble et leurs suggestives particularités.

D'autre part, l'accentuation de l'approche historique et encyclopédique de la question, qui permet d'envisager une contrepartie finie (car le stock d'occurrences est parfois figé depuis des siècles) au phénomène un peu vertigineux du *work in progress* : il pouvait s'agir d'étudier le parcours de certaines métaphores désormais disparues ou très exceptionnellement usitées (type : le ciron, référence analogique de la petitesse au Grand Siècle), et leur fort prévisible remplacement, ou bien simplement le changement historique de regard qui est porté sur la justification de certaines métaphores – et de ce point de vue, une contribution s'est révélée particulièrement précieuse.

La structuration du présent volume reflète cette proportion d'attendu et d'inattendu, de continuité et d'innovation, et se déploie en cinq parties au lieu de trois à l'issue du premier colloque :

La première se superpose assez exactement à la première section du *Parcours* : l'intitulé « enjeux et marges » est seulement devenu « territoires et enjeux », du fait que cette dernière session s'est moins interrogée que la précédente sur les distinctions rhétoriciennes, les limites théoriques du trope, les questions taxinomiques et conceptuelles, et l'a plus volontiers abordé dans ses avatars visuels recevables.

La deuxième correspond également, dans son esprit heuristique, à la deuxième du *Parcours* : les quatre contributeurs de cette section se sont efforcés de suivre un phore sur la très longue durée, depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance et souvent au-delà, rappelant la gageure initiale du séminaire préparatoire *Translatio translationis* ; et ce qui était qualifié de « parcours prototypiques », à cause du caractère encore expérimental de ces travaux, est désormais dénommé « trajets remarquables », car il ne s'agissait plus vraiment d'esquisser un modèle : pour prendre une métaphore à la fois géographique et historique, c'est un peu comme si des pistes risquées tracées par des explorateurs avec succès avaient permis la construction de nouvelles routes desservant des contrées voisines et bénéficiant d'une expérience de faisabilité. Ce n'est d'ailleurs

pas la seule fois que se trouveront associés l'espace et le temps, car les quatrième et cinquième parties sont jointes sur un critère analogue, comme il sera dit *infra*.

Certaines contributions, qui auraient fort bien pu figurer dans cette seconde section en vertu de l'empan chronologique considéré (notamment celles de Teresa Chevolet et de Michel Sandras, qui vont de l'Antiquité à nos jours), ont été jointes à trois autres sur la base d'un critère plus important – en cette circonstance au moins – que la simple mesure historique, car toutes les cinq avaient en commun de former un sous-ensemble particulièrement net et quasiment « détachable », celui des comparants appliqués au travail de l'artiste et de l'écrivain, autrement dit celui des métaphores « réflexives » ou « spéculaires » ; la constitution en section autonome de ces cinq études n'implique donc pas une extériorité méthodologique par rapport aux trajets remarquables de l'antique au contemporain, mais en isole plutôt une sorte de prolongement particulier, une ramification à la forte virtualité critique, d'autant plus qu'elle met en valeur la composante proprement linguistique du processus métaphorique, qu'il s'agisse de traduction, de perfectionnement stylistique, ou d'appréciation sociale et culturelle de l'éloquence. Ce qui, d'une certaine manière, rejoint les préoccupations philosophiques dont les travaux du premier colloque s'étaient faits l'écho.

En lieu et place enfin de l'ample troisième partie du premier volume, qui regroupait la moitié des contributions et de la masse verbale globale, car elle s'attachait plus généralement à montrer la présence de « paroles singulières » au sein de « figures imposées », une quatrième partie est ici consacrée aux métaphores qui structurent ou conditionnent plus ou moins consciemment une représentation du monde extérieur, qu'il s'agisse de modèles géométriques, de connotations chromatiques ou de facteurs de lisibilité, tandis qu'une cinquième et dernière, plus restreinte encore mais apte à susciter sans aucun doute de nombreux prolongements, se concentre sur les figurations métaphoriques de la destinée humaine, depuis le réel du quotidien jusque dans ses formes artistiques et théâtralisées. D'une certaine façon, ces deux dernières sections se complètent comme le temps et l'espace, le premier donnant vie et destin au second, le second consistance et perceptibilité au premier.

Autant dire que le caractère cumulatif, progressif, et littéralement expérimental de l'entreprise a joué aussi fortement que dans le *Parcours*

initial. Dès lors, plutôt que d'annoncer en un sage paragraphe un peu trop dense la teneur de chacune des contributions – il vaut mieux, sans arrière-pensée ni indolence, en laisser le soin aux auteurs de comptes rendus, qui la traiteront sous l'angle de leur propre culture –, l'idée a paru plus opportune de les évoquer sous forme de simples questions – ou plutôt faussement simples, sinon elles ne se poseraient plus – et de formules responsives assez libres, si ce n'est à l'emporte-pièce, pour donner une idée plus rapide et plus dynamique, fût-elle partielle voire provocatrice, de l'intérêt du contenu.

OUÛ, COMMENT – ET ACCESSOIREMENT, POURQUOI – PARLER PAR MÉTAPHORES ?

- L'écriture littéraire, même non poétique, peut-elle faire l'économie de la métaphore et s'en tenir à une désignation stricte, rigoureusement dénotative du monde pour dire le vrai, pour rester dans le vrai ? Non, et c'est un écrivain qui le dit, Paul Vacca, et non seulement il le dit, mais il l'assume en tant que romancier, essayiste et chroniqueur – mieux encore, il le montre avec humour et efficacité.
- Mais si la métaphore est d'un si impérieux recours, est-on condamné à osciller entre la conception ornementale et la conception cognitive de la métaphore ? Non, répond Timothy Chesters, qui prend appui sur une insolite gravure de la Renaissance pour plaider, en préconisant l'usage des notions d'*εὐστοχία* et d'échelle de typicalité, pour une troisième voie, celle de l'opportunité discursive.
- Et si la métaphore est aussi active pour désigner le monde, est-on également condamné à osciller entre les métaphores aléatoires (comme celle du jeu de dés) et les métaphores déterministes (comme celle du jeu d'échecs) ? Ivan Gros ne choisit pas un camp mais montre les répercussions de cette concurrence mentale au long cours sur les frontières entre science et littérature, et sur certains procès en abus de langage qui font tout le piquant de l'actualité philosophique.

- Et si le caractère toujours plus ou moins visuel de la métaphore la rapproche de l'image cinématographique, *quid* de son intérêt spécifique dans la narration ? Wafa Triki, qui la met à l'étude dans trois œuvres francophones de genres différents, y décèle une interrogation implicite sur le possible dépassement des limites expressives du verbal et sur le sens même du processus de création.
- Mais d'où provient donc, en dernier ressort, l'efficacité de la métaphore, qu'elle soit transparente ou tirée d'un peu loin ? De sa capacité à faire sentir, répond Jean-Baptiste Renault, qui examine les métaphores au cinéma et rejoint en cela les propos de Paul Vacca, une forme de *récit*, fût-il réduit à sa lointaine trace, à sa séquelle presque imperceptible, susceptible d'unifier la réception.

DÉRIVES AU TRÈS LONG COURS

- Pourquoi nombre de métaphores homériques n'ont-elles plus été prises dès l'Antiquité romaine alors qu'elle chante les mêmes héros, et reprend majoritairement les mêmes mythes, selon un système de valeurs et un environnement naturel qui n'ont guère changé ? Silvia d'Amico apporte une réponse aussi instructive qu'inattendue, car elle met en perspective les choix esthétiques de notre propre époque.
- Une métaphore peut-elle indéfiniment conserver son ambiguïté, et diviser les commentateurs sur son signifié *réel*, quasi symbolique ou allégorique ? En prenant l'exemple du fameux « moineau de Lesbie » qu'a immortalisé Catulle, Sylvie Laigneau-Fontaine retrace une impressionnante postérité d'interprétations divergentes, sur la crête inévitable de la scène de genre inoffensive et du sous-entendu licencieux.
- La valeur sémantique d'un comparant donné change-t-elle systématiquement lorsque les sciences exactes améliorent la connaissance de l'objet réel qui l'inspire – on se souvient ici de l'inflexion sensible du phore du diamant à la Renaissance en fonction des progrès techniques de sa taille joaillière⁶ – ? Françoise Court-Pérez, à

6 Voir Isabelle Bétemps, « Le parcours du diamant, pierre d'amour(s) », dans Xavier Bonnier (dir.), *Le Parcours du comparant*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 316 *sq.*

travers l'exemple du comparant du tigre, montre que ce n'est pas forcément le cas, et qu'il est des époques où importe davantage sa mise en système avec un comparant proche et concurrent (en l'occurrence ici, le lion).

- Suffit-il qu'un très grand nom du monde littéraire se serve comme comparant d'un objet réellement nouveau apparu à son époque pour entraîner les écrivains à le traiter à leur tour comme métaphore ? Camille Kerbaol montre qu'il n'en est rien, dans une contribution qui approfondit et complète de surcroît celle que Francesca Romana Berno a fournie en 2012 au sujet des métaux.

MIROIRS MÉTAPHORIQUES

- Lorsqu'une métaphore aussi ancienne que la littérature, et qui a prêté à des exploitations non seulement distinctes mais divergentes à certaines époques, se retrouve encore active dans la création contemporaine, et que s'élève en conséquence comme un maquis de diversité, est-il encore possible de lui trouver un plus petit dénominateur commun ? La réponse, affirmative, est à découvrir sous la plume de Teresa Chevrollet, dans une des plus amples enquêtes du volume, où des dizaines d'auteurs de premier plan sont convoqués.
- Si la métaphore est toujours translation et transfert, que devient-elle – quelle est sa valeur axiologique – quand elle s'applique à une autre translation et à un autre transfert, en l'occurrence ceux de la traduction ? Une simple métaphore « au carré » qui resterait neutre ? Pour avoir suivi les avatars de l'« habit à la française » des traducteurs sur plus de quatre siècles, Véronique Duché peut au contraire dessiner une variation historique assez surprenante quant à l'appréciation implicite ou explicite de cette pratique éminemment littéraire.
- Le signifié figural unanimement reconnu d'un célèbre phore appliqué à la création littéraire, comme celui de l'innutrition, en épuise-t-il l'intérêt ou les fondements psychiques ? Reprenant patiemment – et

munie de références jusqu'ici sous-exploitées – les réclamations de Du Bellay dans la *Deffence*, Caroline Trotot se plaît à dissiper cette éventuelle illusion, et, en révélant tout l'arrière-plan primal de la métaphore alimentaire, fait émerger des enjeux d'ordre anthropologique.

- Est-il permis de voir autre chose qu'une coïncidence dans l'intensité des métaphores monétaires appliquées au langage et, simultanément, celle de difficiles transitions économiques ? Une homologie se dessine-t-elle, en certaines circonstances historiques, entre le mot et la monnaie ? C'est ce que montre Éric Avocat, en remontant aux débats des rhéteurs antiques, mais surtout en étudiant les textes de l'éloquence révolutionnaire au moment des assignats.
- Une même métaphore appliquée à la littérature peut-elle assurer aussi bien le blâme que l'éloge, mais aussi rester assoupie pendant des siècles avant de connaître une singulière faveur ? C'est en examinant le comparant du caractère « ciselé » du style que Michel Sandras montre l'un et l'autre, avec une enquête particulièrement précise sur son efflorescence à l'époque romantique et les raisons de sa très longue absence.

VOIR LE MONDE EN MÉTAPHORES

- En fleurissant beaucoup plus largement à certaines époques plutôt qu'à d'autres, telle ou telle métaphore particulière ne renseigne-t-elle pas sur les « êtres au monde » culturellement reconnus ? Myriam White-Le Goff peut l'affirmer lorsqu'elle rapproche, sur la base du tandem métaphorique macrocosme – microcosme, de la limite de sa figuralité et de ses implications psychiques et anthropologiques, le Moyen Âge et la poésie contemporaine.
- Quelle « vision du monde », et même quelle vision de la vision du monde, la métaphore des lunettes charrie-t-elle depuis l'invention de cet accessoire ? De Nicolas de Cues à Pierre Bourdieu, et de Sebastian Brant à Perec, François Cornilliat dégage les valeurs beaucoup moins simples qu'il n'y paraît de ce comparant qui est

aussi parfois simplement attribut symbolique, mais qui, lorsqu'il est réellement métaphore, dévoile les valeurs contradictoires de la réflexion humaine.

- S'il est des lieux qualifiés de « symboliques » ou d'« emblématiques », faut-il aussi concevoir des lieux réellement métaphoriques ? Dans sa minutieuse enquête sur le *studiolo* italien, qui prend appui sur des études de référence signées Panofsky, Louis Marin ou Daniel Arasse, Gabriela Patiño-Lakatos montre toute l'importance figurale de la mise en architecture de l'âme pensante et du pouvoir.
- Le partage figural du monde selon un micro-système chromatique délivre-t-il quelques enseignements sur la société qui l'alimente durablement ? C'est en suivant sur les XVI^e et XVII^e siècles la fortune métaphorique du doublet [rouge / blanc] dans la poésie classique et baroque espagnole que Milagros Torres, bien au-delà d'un constat de révélation sociologique, montre que ces appariements signifiants sont lourds d'enjeux, et parlent tout autant du réel lui-même que du sens qu'on peut lui donner.
- Que signifie exactement la métaphore, si commune et si rebattue au fil des siècles, du « livre du monde » ? En rappelant ses enracinements antiques et médiévaux, Thierry Roger s'attache à déployer les différentes, et parfois fort divergentes acceptions de cette formule lourde de présupposés et d'options philosophiques, en insistant sur ses avatars chez Hugo, Baudelaire et Mallarmé.
- Comment une métaphore aux signifiés à la fois nombreux et cohérents, reconduits et reconnus de longue date, largement exploités de surcroît par la psychocritique, peut-elle recéler d'autres potentialités sémantiques sans déformer ni invalider les précédents ? Par son analyse minutieuse du roman *La Grotte*, de Georges Buis, qui exploite de façon aussi convaincante qu'inédite le comparant spéléologique, Valerio Cordiner apporte la démonstration qu'il est le vecteur, en certaines circonstances historiques, de vérités paradoxales.

DES DESTINÉES MÉTAPHORIQUES AUX MÉTAPHORES DESTINALES

- Une métaphore qui remonte à la plus haute Antiquité, mais qui a connu des périodes de très faible emploi fort significatives, et qui frôle actuellement la lexicalisation, conserve-t-elle quelque puissance culturelle effective, quelque message sur ce que l’humanité se figure d’elle-même ? Dans son enquête sur le comparant du « drame » de la vie humaine, où la philosophie, la sociologie, le roman et l’épopée sont mis en regard du contrat dramaturgique, Guillaume Navaud apporte des réponses aussi encourageantes que surprenantes.
- Les métaphores littéraires de la mort disent-elles toutes la même chose dès lors que le référent auquel renvoient leurs signifiés est reconnu comme donnée universelle ? En retraçant les emprunts que les histoires tragiques des XVI^e et XVII^e siècles font à l’Antiquité païenne, et ce par-delà l’emprise encore vive du Moyen Âge chrétien, Witold Pietrzak peut au contraire souligner la spécificité d’une lecture individualisante de la destinée humaine, typique d’une certaine modernité.
- L’usage métaphorique intense et topique d’une notion peut-il finir par déformer en retour, voire redéfinir, la signification concrète de celle-ci ? Enrica Zanin en apporte la preuve en considérant l’histoire du comparant de la tragédie, d’abord situé dans son contexte antique et médiéval, puis examiné plus particulièrement aux XVI^e et XVII^e siècles, avec de fortes variantes géographiques et culturelles.

Cette seconde livraison, ou plus exactement cette deuxième « saison » du *Parcours du comparant*, apporte donc son lot d’aperçus instructifs, qu’il s’agisse de l’ancienneté d’un phore ou de certaine variation dans ses applications, mais suscite aussi de nouvelles interrogations, notamment sur l’étonnante plasticité quantitative que connaît souvent telle ou telle métaphore, envahissante à certaines époques, quasiment absente à d’autres, puis ressurgissant à la suivante sans qu’il soit toujours possible d’expliquer ce regain de faveur ou la déshérence précédente. Il est d’autant

plus souhaitable de tâcher d'y répondre que les deux colloques, à quatre ans d'intervalle, ont montré qu'une métaphore *peut* ne jamais réellement disparaître, et rester toujours virtuellement active, pour ainsi dire « en mode veille » dans un héritage culturel donné – ce qui ne signifie pas que *toute* métaphore est immortelle, assertion logiquement différente et plus que téméraire ; que, dût en pâtir la conception ornementale ou ce qu'il en reste – car, à moins de jouer à « démolir Nisard », elle n'a plus guère de représentants académiques depuis plusieurs décennies –, la métaphore imprègne l'esprit humain et informe ses cadres de pensée en d'incessantes distinctions notionnelles et axiologiques vécues comme spontanées alors même qu'elles sont le produit d'une histoire, et que la métaphore qui en est le vecteur ne peut même se concevoir en dehors de cette histoire, de même que, pour des raisons sans doute voisines, son efficacité dépend étroitement d'une sorte de narrativité *in nuce* ; et qu'enfin – mais ici comme en tout la bêtise « consiste à vouloir conclure », et il s'agit plus en l'occurrence d'ouvrir que de refermer –, quel que soit le domaine auquel elle emprunte sa figuralité, nature, arts, sciences, techniques, mémoire institutionnelle, économie, divertissements du quotidien, dans le même temps que la métaphore parle pour nous, elle parle aussi fort éloquemment de nous. L'enquête sur la métaphore à travers le temps comporte ainsi un aspect anthropologique, voire philosophique, soit dit en toute humilité, qui n'était pas flagrant lors des explorations rhétoriques et linguistiques préliminaires, ou qui, du moins, paraissait valoir dans l'usage courant mais un peu moins dans son usage littéraire. Un troisième volet de l'entreprise confirmerait-il cette progressive conjointure ? Il est probable qu'il contribuerait à approfondir ce qu'ont montré les deux premiers, et c'est en tout cas le vœu aussi légitime que logique de celles et ceux qui ont bien voulu y hasarder leurs savoirs et leur esprit d'enquête.

Xavier BONNIER
Université de Rouen-Normandie
Centre d'Études et de Recherche
Éditer / Interpréter
CÉRÉDI (EA 3229)